

PILLAGE LÉGAL...

Pour nous, comme pour tant d'autres, sans doute, la crainte a été le premier moyen d'éducation qui nous fut appliqué pour lutter contre le désir, cette première manifestation de notre moi, et contre l'entraînement qui la suit.

«Prends garde! on commence par voler une épingle, puis plus tard on finit sur l'échafaud».

Si, au lieu de cette sentence prud'hommesque dont la logique laisse fort à désirer malgré les sous-entendus dont on peut l'agrémenter, on nous avait mis en garde contre les voleries dont nous pouvions être victimes, nos parents nous auraient rendu un fier service, car, non seulement ils eussent fait naître en nous le sens de la critique, mais encore ils nous eussent mis en garde contre tant d'actes dont les causes et les responsabilités n'ont pu que tardivement nous être connues.

Si l'on nous avait montré le voleur dans le patron profitant de notre inexpérience d'apprentis, dans l'exploiteur accaparant à son profit exclusif le temps, l'intelligence, l'initiative, l'esprit d'invention de ses ouvriers pour un morceau de pain, édifiant une fortune avec le travail de faméliques, heureux et flattés d'être volés d'une aussi propre façon; si l'on nous avait montré le voleur dans le propriétaire faisant construire, par des travailleurs venus de bien loin, après avoir abandonné femmes et enfants, des maisons dont il se fera des rentes sur le dos des locataires dépouillés; si l'on nous avait montré le voleur dans l'État qui fait payer aux prolétaires les frais de la défense sociale, la sauvegarde de la propriété et la fabrication des lois dont le politicien, légiste d'occasion, se fait payer largement la malfaissance; si l'on nous avait montré le voleur là où il est en réalité, nous ne tomberions pas des nues à tout instant, chaque fois que quelque nouvelle infamie des possédants vient nous sortir de notre torpeur.

Sachant que le vol est à la base de notre organisation sociale, que les rapports des hommes entre eux n'ont d'autre but que de dépouiller le plus faible, que le commerce est le vol organisé et rendu légal, que l'industrie sert de plus en plus à fournir surtout des matériaux à la spéculation; nous ne serions plus étonnés à l'annonce des infamies que l'Europe prodigue dans toutes les parties du monde.

Bien mieux, sachant combien nous sommes volés nous-mêmes, nous comprendrions que toute expansion commerciale ne peut avoir que la spoliation comme but et comme résultat.

Si l'on nous avait ouvert les yeux dans notre jeunesse, nous comprendrions tout cela: l'on ne pourrait plus nous tromper sur les causes des conflits créés par le capitalisme, et derrière les apparences qui servent à nous leurrer, nous découvririons la vérité; nous saurions que les gouvernements, sous l'injonction impérative des intérêts bourgeois, eurent toujours des stocks de mensonges à leur disposition lorsqu'ils voulurent entreprendre quelque coup de main.

Tous les gouvernements agissent de même, fussent-ils anglais, allemands, français, russes, italiens, etc...; ils débutent toujours dans leurs entreprises par une abondance de fausses nouvelles destinées à tromper l'opinion publique, toujours mystifiée et finalement complice; de tout temps les vaincus eurent tort; ceux que l'on voulait dépouiller furent toujours calomniés avant la saignée finale. Toutes les entreprises des gouvernements ont eu à leur début quelque outrage à venger, puis la conquête se fit. Prenez le Soudan, l'Egypte, la Tunisie, Madagascar, la Corée, la Chine, on trouve, comme mobile à ces expéditions, des atrocités à venger dont le récit fait par des journaux gavés par le capitalisme, sert à pervertir le sentiment des populations; c'est toujours en qualité de redresseurs de torts que les gouvernements envoient des troupes et le pays envahi finit par rester dans leurs serres.

Lors de la première expédition en Chine, qui dura près de dix ans et à laquelle collaborèrent les Français, les Anglais et les Américains, ce fut la mort d'un missionnaire catholique qui permit à la France d'intervenir, mais la raison vraie c'est qu'une révolte des Taipings dirigée contre la dynastie régnante et ayant en même temps tous les caractères d'une guerre sociale, compromettait depuis 1854 le commerce extérieur et qu'il fallait y mettre ordre; les trafiquants français, anglais et américains manquant de sécurité et quelques ports

de la côte étant tombés aux mains des insurgés, il fallait intervenir, ce qui fut fait et chaque pays s'ingénia alors à retirer le plus d'avantages commerciaux possibles de cette intervention sanglante. Ce fut à qui pourrait obtenir la libre pratique des ports et quelquefois leur cession.

On a dit que l'histoire était un perpétuel recommencement, il ne peut pas en être autrement puisqu'il s'agit, aujourd'hui comme alors, de prépondérance commerciale que chaque nation collaborant à cette intervention armée espère, sous l'apparence d'une action combinée, instaurer à son profit ; les mêmes causes ne pourraient guère amener des effets différents. Cependant la première expédition en Chine fut faite, du moins le disait-on alors, pour donner la liberté aux nombreux établissements religieux qui avaient à se plaindre des Chinois; on sait ce que cela veut dire.

A Paris, où l'opposition à l'Empire s'était faite bien petite et bien réservée, aucune liberté politique n'existant plus, on acclama cette campagne pour l'établissement de la liberté.... en Chine.

Le mercantilisme comprend toujours ses intérêts et, aujourd'hui encore, malgré le vol, le pillage, les assassinats, les viols, qui on rendu les Européens tristement célèbres, toute la fripouille bourgeoise aurait bientôt pris son parti de tout le sang répandu si l'exportation en Chine pouvait augmenter quelque peu.

En Suisse, au plus fort du pillage de Pékin, alors que chaque jour de nouvelles dépêches nous apprenaient la férocité sans nom des Européens, le député Koechlin, capitaliste et exportateur, demandait au Conseil fédéral ce qu'il comptait faire pour le développement de notre commerce en Extrême-orient et plus particulièrement en Chine.

Toute notre organisation sociale a le vol comme moyen et l'occupation comme but; il est compréhensible que dans une expédition le pillage soit de mise; c'est la règle de toute troupe en campagne, aussi le pillage à Pékin dépassât-il cette fois les sanglantes prémices de 1860.

Tout ce pays est mis à sac et, dans chaque soldat, dans chaque Européen, mâle ou femelle, il s'est trouvé un connisseur habile des bons coups à faire. Jamais escarpes n'agirent avec autant de certitude. Les généraux, toujours soigneux, firent expédier des caisses d'objets volés à l'adresse des diverses notabilités de leur pays respectif.

Le gouvernement français nous a annoncé bruyamment que les caisses parvenues contenant quelque 150.000 kilos d'objets d'arts, de soieries, de porcelaines, allaient être réexpédiées. Depuis, le partage a dû se faire sans doute, car, comme bien l'on pense, il n'y a là qu'un surcroît d'hypocrisie. L'empereur allemand aura bien lui aussi sa part à la curée; il pourra faire placer, entre les commandements mosaïques, brodés par son épouse, et qui ornent le salon de famille, les bibelots arrachés aux mains débiles des vieux Chinois assassinés. Entre le «*Tu ne tueras point!*» et le «*Tu ne déroberas point!*», les potiches volées feront un bel effet et montreront le néant de la morale en même temps que le mensonge de la religion.

Chaque jour nous apporte sa contribution à l'histoire de cette sanglante saturnale; rien cependant ne peut nous étonner, car c'est toujours par le fer et par le feu que le capitalisme a maintenu ses conquêtes sur des races indolentes et faciles à soumettre, c'est par le fer et par le feu qu'il s'est élevé contre les timides revendications des producteurs de tous les pays; les temps ne sont pas éloignés de nous où quarante mille cadavres de travailleurs révoltés jonchèrent les rues de Paris, et les scènes ignobles de carnage et de lâcheté qui se passèrent alors nous rappellent que les gouvernants, monarchistes ou républicains, se valent et que leur haine du prolétaire, qui revendique ses droits par la force, n'a d'égale que leur soif de richesse dont il est pour elle comme une menace constante.

Les prisons sont pleines de gens qui ont pris une épingle, mais les pillards, les assassins, les éventreurs de femmes et les tueurs d'enfants vont bientôt pouvoir, en famille, déballer les produits de leurs rapines. Ce n'est pas l'échafaud qui les attend, mais les actions de grâce du clergé, les acclamations des peuples circonvenus et les embrassades de leurs souverains. Si la morale bourgeoise n'y trouvait pas son compte, c'est qu'elle serait devenue bien difficile.

Allons, tout s'oublie bien vite! Si par des flots de sang le commerce est sanctifié, quel est le bourgeois qui s'inclinerait pas reconnaissant?

Georges HERZIG.